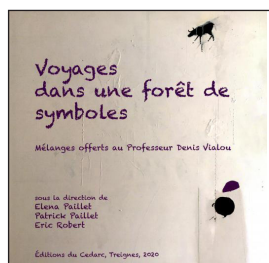


# COMPTES RENDUS

## LIVRES



**PAILLET E., PAILLET P., ROBERT É. (dir.) (2021)** – *Voyages dans une forêt de symboles, Mélanges offerts au Professeur Denis Vialou*. Treignes, Éditions du Cedarc/Musée du Malgré-Tout, 25 €.

Relié, cartonné, format paysage 24 × 24 cm et papier glacé, maquetté et mis en page par P. Cattelain et le Cedarc, cet ouvrage de près de 400 pages entre dans la rubrique assez particulière des hommages ou mélanges – miscellanées pour les érudits – offerts à un collègue de renom.

L'avant-propos (E. et P. Paillet, É. Robert) est incroyablement juste, sincère, fort et ne peut que nous inviter à mieux connaître l'heureux élu auquel on consacre une telle somme, pour lequel on réunit autant de signatures, et parmi les plus prestigieuses de la discipline, ou plutôt des disciplines qui gravitent autour de l'enseignant-chercheur dont la vie s'allège désormais des charges académiques ou administratives pour ne plus garder que le meilleur de ses centres d'intérêt (du moins, est-ce de la sorte que j'imagine le moment où l'établissement vous signifie de « faire valoir vos droits à la retraite »). Pas moins d'une soixantaine de contributions et 83 signatures sont presque équitablement partagées en quatre parties dont les intitulés reprennent des citations ou titres d'ouvrages de Charles Baudelaire, d'André Isaac – dit Pierre Dac – ou de René Char ; jusqu'au titre de ces mélanges, *Voyages dans une forêt de symboles*, lesquels mélanges portent ici bien leur nom.

La première partie intitulée « Aux yeux du souvenir que le monde est petit » (Baudelaire) réunit les contributions de collègues de son laboratoire d'affectation, donc proches (F. Sémah, Chr. Falguères) ou de disciplines sœurs, l'anthropologie, la sociologie et l'histoire de l'art contemporain (J.-L. Nahel, A. Ferrand, Cl. Frontisi), mais aussi des collègues plus lointains, ultramarins (A. Alvarez Kern, G. Rambelli, E. Pereira), et enfin ses élèves et qui le revendiquent (E. Paillet, P. Paillet, É. Robert). C'est ici que l'on trouvera plusieurs sincères et vibrants hommages (le texte d'É. Robert, « Archéologie d'un bureau » est un moment de lecture délicieux) qui contribuent à confirmer cette impression hautement élogieuse de Denis Vialou, pour celles et ceux qui, parmi nous, ne faisons pas partie du cercle de ses collègues proches, des intimes, de ses anciens élèves ou doctorants. Nous nous sommes en effet très peu (trop peu !) croisés : une audition parisienne pour répondre à l'appel d'offre de l'étude de la grotte

Chauvet (certainement pas le meilleur souvenir de la brillante carrière de l'intéressé), un jury de thèse à Bordeaux (F. Plassard) auquel succéda une invitation à un séminaire de notre master au cours duquel Denis Vialou avait à cette occasion présenté Santa Elina et tenté de convaincre son auditoire bordelais que Préhistoire brésilienne il y a bien, une fois passé le Tardiglaciaire. Puis, plus régulières et récentes, nos rencontres au CTHS. Autant de moments pour apprendre à mieux mesurer la hauteur d'analyse, la justesse d'avis et la précision érudite des interventions du professeur du Muséum national d'histoire naturelle à l'inévitable nœud papillon.

Le second fort de l'ouvrage, « L'appel du large », ouvre sans surprise sur le continent sud-américain pour lequel le Brésil est parcouru en large, en long et en travers, forêt amazonienne incluse (S. Rostain) et ce, jusqu'à sa frontière uruguayenne (Lourdeau *et al.*). La préhistoire brésilienne, y compris l'archéométrie et la géoarchéologie, n'y est concurrencée que par un saut de puce antillais vers l'art rupestre de Guadeloupe et ses roches gravées du pied de la Soufrière (A. Delpuech). Les éditeurs ont choisi de publier les nombreux témoignages de ses collègues et amis brésiliens (Vilhena de Toledano ; Figuti *et al.* ; C. Guedes et V. Wesolowski ; Rodolfo *et al.*, F. Comerlato ; E. Neves ; Dias Pavei *et al.*) dans leur langue, en portugais – ou plutôt en brésilien –, ce qui ne peut être blâmé puisque Denis pratique couramment cette langue, mais au moins des résumés en français auraient permis aux non-lusophones d'en apprécier mieux la matière. En tentant d'en décrypter les textes et leurs illustrations, il semble que l'on a ici sagement évité toute polémique et ménagé le lecteur sans y convoquer la préhistoire sud-américaine qui plongerait pour certains son origine au-delà des armatures tardiglaciaires. Il nous reste juste à apprendre la langue de Camões pour achever la lecture de ce magnifique ouvrage.

« La vis est le corps sans âme et le tournevis l'esprit » correspond à la troisième partie qui, maxime de Pierre Dac oblige, commence par une « Éloge de la fesse » (Ph. Brenot) et nous promène via des textes savants, savoureux et subtils au gré de disciplines sœurs, cousines ou amies qui s'invitent à la fête et interpellent notre discipline. Des psychiatres (Fr. Sacco), des philosophes (Fr. Frontisi-Ducroux), des psychologues ou psychanalystes (J. Chan, Chr. Gaillard, A. Gibeault), son fils neurologue et même un musicien ou sa compagne professeure de lettres et poétesse (Chr. et N. Nabert) nous entraînent dans leur découverte ou leur dialogue rafraîchissant avec l'art préhistorique, certes avec leurs codes ou vocabulaire nécessitant parfois un arrêt sur image dictionnaire en main, mais ils enrichissent incontestablement nos maigrichonnes études monographiques de tel abri ou grotte

« orné(e) » qui n'ouvrent pas suffisamment leur matière à ces disciplines extérieures à nos zones de confort. Ce n'est pas une surprise car Denis Vialou a, lui, et plusieurs fois, ouvert la voie et a notamment interpellé la psychanalyse dans une démarche que l'on sait résolument interdisciplinaire. Comme d'autres plus récemment (Sacco et Robert dir., 2016). Le filtre plus ou moins académique de leur discours, et un effort pour ne pas se cantonner à un jargon disciplinaire, même si certains textes ne peuvent s'envisager en diagonale, émaillés d'expériences parfois plus personnelles, contribuent à élargir notre appréciation de l'objet d'étude « art rupestre », qui plus est réputé rebelle à une interprétation consensuelle ou généraliste. Le format, avec de courtes voire très courtes contributions, aide à, pour une fois, sortir de l'interdisciplinaire pour tendre à la transdisciplinarité – la vraie – dont nos institutions ou opérateurs nous abreuvent de leurs recommandations récurrentes. Nous y sommes : faisons-nous un temps philosophe ou psychanalyste pour dépasser nos objectifs habituels de préhistoriens. Il est intéressant de noter que ce sont des hommages qui nous y mènent, ou nous y ramènent puisque ce n'est certes pas la première tentative. Qu'attendons-nous pour la généraliser, la systématiser ?

Des contributions plus familières de nos lectures préhistoriennes complètent cette troisième partie où l'on retrouve, pêle-mêle, la perception californienne de l'œuvre de Denis Vialou (M. Conkey) – qu'on aurait aussi pu placer en quatrième partie ? –, une mise au point sur le cerveau de la lignée humaine (D. Grimaud-Hervé), les habitats du Mésolithique armoricain (G. Marchand), les abris peints provençaux (Ph. Hameau), les Néandertaliens et leur relation au monde animal (M. Patou-Mathis) ou l'utilisation des roches métamorphiques d'un niveau aurignacien de Pataud (L. Chiotti)... Charme des mélanges.

L'intitulé du quatrième et dernier volet, « Seules les traces font rêver », aurait pu (dû ?) mettre quelque pression sur leurs auteurs. Il fait naturellement la part belle aux préhistoriens « pariétalistes » (B. et G. Delluc) ou spécialistes de l'art mobilier, voire des deux (C. Fritz, G. Tosello), chacun dans leur rôle, là l'on pouvait les y attendre. En dialoguant avec l'œuvre du collègue honoré, notamment aux dépens de sites où il a exercé (Lascaux, le Mas d'Azil) ou en mettant en scène un suivi universitaire (S. Petrognani, D. Tauxe). D'autres textes visent à la synthèse (M. Groenen, G. Sauvet) où l'on nous rappelle les définitions de « trace imageante » indissociable de son *ductus* (décomposition technique du geste). D'autres enfin sont plus ciblés, mettant en valeur une thématique figurative comme le contexte de l'art paléolithique de plein air s'appuyant sur l'exemple de Foz-Coâ (T. Aubry), le renne du Quercy (M. Lorblanchet), les signes quadrangulaires du Parpalló (V. Villaverde, A. Canto), les propulseurs magdaléniens (P. Cattelain bien sûr) ou des figures peu connues de Gazel (D. Sacchi).

Par la somme constituée, les interpellations de nos collègues exerçant sur des disciplines sœurs ou cousines, mais aussi son ancrage marqué sur les arts rupestres sud-américains ou paléolithiques de l'art franco-ibérique, nous ne pouvons que recommander cet ouvrage qui a l'avantage de pouvoir être lu dans l'ordre ou plutôt le désordre de nos humeurs du moment. Merci aux directeurs de publication pour cette magnifique somme de contributions.

**Jacques JAUBERT**

**SACCO F., ROBERT É. (dir.) (2016)** – *L'origine des représentations. regards croisés sur l'art paléolithique*, Paris, Les Éditions d'Ithaque, 256 p.